VIRUS ET IMMUNITÉ
Une symbiose ignorée

DOSSIER

Un dossier d'Éric Ancelet

Virus et immunité, entre mensonge et vérité, illusion et réalité, ces thèmes ou mythèmes sont d'actualité depuis de nombreux mois, et il est bien difficile d'avoir une idée claire des enjeux ! La version commune est celle d'un vrai danger, d'un danger persistant, en relation avec l'activation et l'extension mondiale d'un virus dont on ignore s'il est naturel ou issu d'une synthèse en laboratoire. Alors ? Ce virus est-il intrinsèquement dangereux, ou est-ce notre immunité individuelle et collective qui serait déficiente, effondrée, incapable de gérer la moindre information issue du vivant ? Et la peur, entretenue et amplifiée sans répit par les médias, n'est-elle pas plus dévastatrice que le virus lui-même ? Autrement dit, pour qui ce virus peut-il s'avérer dangereux ? Quelle est l'origine vraie de l'immunodépression ? À qui profite cette situation ? De la version officielle du virus hautement pathogène, sans aucune référence à l'effondrement immunitaire généralisé, découlent une série de mesures défensives extrêmes, non seulement sans aucun rapport avec la gravité réelle de la situation, mais excessivement anxiogènes et négligeant les causes réelles, anthropiques, de notre situation sanitaire. Confrontés que nous sommes à ces doutes, à ces appréhensions, à ces défis, je voudrais proposer ici une autre vision de l'écologie virale, quelques suggestions concernant l'origine de l'immunodépression, récits centrés non pas sur le conflit qui nous a exilés du monde vivant, mais au contraire sur ce qui pourrait nous en rapprocher et nous redonner santé et équilibre, l'art du « vivre-ensemble », la symbiose.

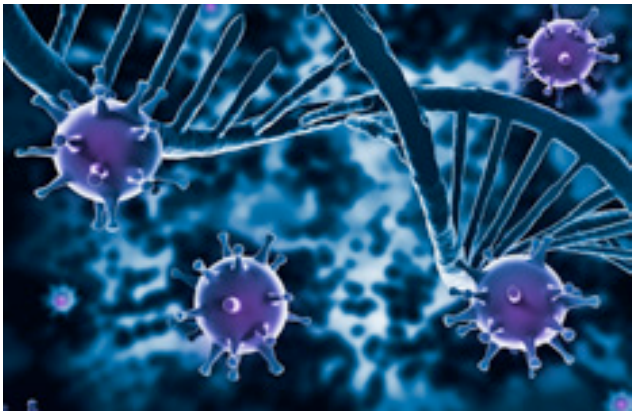
Ce texte a pour but de proposer une tout autre vision de l'écologie virale et des fonctions du système immunitaire. Écologie et fonctions insérées/intégrées dans un ensemble infiniment plus vaste, un réseau de relations ou trame dans laquelle chaque partie n'existe que par ses relations à toutes les autres parties et au tout, un tout que nous pourrions nommer ici biosphère. Nous sommes aujourd'hui confrontés à de grands bouleversements au sein de cette **biosphère**, conséquences désastreuses des dégradations infligées par notre espèce à la planète et à ses habitants. Des fonctions géo et biorégulatrices sont activées, dont nous voudrions ignorer ou négliger le sens et la puissance, et dont les bio-acteurs sont dès lors désignés boucs émissaires et responsables de tous les malheurs qui nous accablent. En effet, si nous sommes dans l'incapacité de percevoir nos responsabilités, et d'y remédier, d'autres acteurs dans la trame s'en chargent pour nous. Parmi bien d'autres événements extrêmes qui affectent le climat et donc toutes les espèces vivantes, nous sommes confrontés aux régulations induites par de mystérieux **virus** émergents, venus participer au rétablissement de l'équilibre dynamique de la biosphère. Et cela nous questionne.

Comment répondre à cela ? Sommes-nous en mesure d'ajuster nos comportements individuels et collectifs en réponse à ces sollicitations du vivant qui sont aussi des avertissements ? Pouvons-nous enfin cesser de piller, polluer et anéantir ? Ou allons-nous une fois de plus nous isoler et combattre, déployer notre arsenal thérapeutique dans le but d'éradiquer ce qui nous menace ? La fonction essentielle de l'**immunité** est-elle de nous « protéger » de tout et de tous quels que soient nos agissements, c'est-à-dire nous exempter de nos responsabilités et nous éviter ces régulations qui sont les conséquences directes de nos exactions ? Ou à l'inverse, le système immunitaire aurait-il pour fonction de faciliter l'action harmonisante de ces messagers du vivant que sont les virus ?

Quel est en définitive le sens de nos « maladies » dans l'évolution du vivant ?

Tous ces questionnements relèvent, non d'une écologie « superficielle » – il faut juste arrêter de trop polluer et d'épuiser *trop* vite les ressources – mais d'une écologie profonde et d'une **écosophie** qui est une quête globale d'harmonie et d'équilibre avec tous les autres vivants. Nous devons modifier d'urgence notre perception du monde vivant, de notre place dans cet ensemble, ainsi que nos croyances et interprétations erronées et les agissements destructeurs qui en découlent. Pour ce faire, il faut sortir du réductionnisme des sciences dites « exactes », nous mettre à l'écoute de ce qui bruisse alentour, accueillir et intégrer sereinement une vision radicalement différente des dynamiques à l'œuvre au sein de la biosphère. Seule cette quête de vérité et de sens peut infléchir la trajectoire morbide qui nous conduit à très grande vitesse vers des catastrophes sans précédent dans l'histoire humaine. Et en tout premier lieu, décoloniser d'urgence nos imaginaires de cette obsession de la croissance indéfinie au détriment des autres, de cette peur irraisonnée des microbes, de cette logique morbide du combat de tous contre tous, de cette avidité compulsive qui conduit en effet à l'empoisonnement de la biosphère et à l'épuisement des ressources biotiques et abiotiques.

Changer de perception, questionner nos croyances, cesser de se penser séparé et supérieur, participer à l'émergence d'un nouveau paradigme, c'est d'abord se débarrasser de comportements délétères et de



peurs infondées, refuser les manipulations et l'asservissement aux diktats d'une élite corrompue, retrouver notre souveraineté et une place plus juste dans la trame complexe du vivant. Nous ne sommes pas isolés, nous ne sommes pas seuls, et nous ne sommes pas supérieurs ! Nous sommes des êtres en relation, reliés, interdépendants, en co-errance. Se relier et percevoir la multiplicité des connexions qui constituent chaque vivant dans sa singularité, c'est redécouvrir cette force évolutive première qu'est la **symbiose**. Dans un monde dont la dynamique essentielle serait la symbiose, virus et immunité ne sont plus antagonistes, mais complices pour la perpétuation et l'évolution de la Vie sous toutes ses formes visibles et invisibles. L'être symbiotique sera l'acteur et le passeur d'une nouvelle ère, le Symbiocène. [1]

Nous ne sommes pas autonomes, nous dépendons étroitement de nos symbioses avec le monde microbien, et avec tous les autres vivants quelle que soit leur nature.

Tous symbiotes ! L'art et la manière du « vivre ensemble »

Être vivant, c'est être connecté. Nous ne sommes vivants que dans la mesure où nous sommes vivants *ensemble*. Nous ne sommes donc « jamais seuls » .[6, 7] Nous ne sommes pas autonomes, nous dépendons étroitement de nos symbioses avec le monde microbien, et avec tous les autres vivants quelle que soit leur nature. Le vivant est un champ unifié et cohérent dans ses multiples manifestations et ses incessantes métamorphoses. Un champ informé et informant. Chaque vivant est comme un nœud provisoire dans la trame, un lieu de concentration d'énergie et de matière, un éclair de conscience dans ce réseau multidimensionnel. Chaque vivant n'existe donc que par ses relations multiples, et son évolution suit celle de ces relations. En-dehors de ces relations, il n'a aucune possibilité d'existence. Si ces relations sont saines, il y a évolution. Si elles sont toxiques, il y aura involution, des catastrophes, des épidémies. La diversité du Vivant (biodiversité) enrichit la trame, crée une infinité de possibles, permet la résilience (accès à un nouvel équilibre) en cas de bouleversement, de catastrophe, d'effondrement du système. La raréfaction du vivant affaiblit la trame, nous rend vulnérables au moindre bouleversement, comme l'émergence inopinée d'un virus. Enfin, il n'y a aucune hiérarchie dans la biosphère, tous les êtres qui la constituent l'enrichissent et lui donnent son sens, tous sont absolument égaux en importance, tous ont une valeur intrinsèque qui transcende toute forme de classification.

« Sum » « bios », la vie ensemble, telle est l'étymologie exacte de ce mot **symbiose** qui définit une tout autre façon de percevoir et d'assumer notre être au monde, et nos relations à tous les êtres avec lesquels nous partageons ce monde, qu'ils soient végétaux ou animaux, macro ou micro-organismes. Cette évidence d'un monde essentiellement symbiotique oblige à adopter une nouvelle posture existentielle, posture non plus dominante et séparée, réductionniste et hiérarchisée, mais intimement reliée et profondément égalitaire dans une trame dont chaque fil a la même préciosité pour la solidité et la pérennité de l'ensemble. [3,4,7] Ainsi, aucune forme de vie n'est en soi « toxique », « parasite », « pathogène », « inférieure », « dominée », « faible » ou « inapte ». Toutes ont du sens et une même importance à un moment donné, pour un temps donné, dans un contexte précis et toujours provisoire.

Toutes sont appelées à se transformer, et la disparition de la forme, la mort singulière, est l'un des aspects de cette transformation. La symbiose est une « *association durable et réciproquement profitable entre deux organismes vivants* » nous dit le dictionnaire. Classiquement, les êtres impliqués dans une symbiose sont irrémédiablement dépendants l'un de l'autre. Comme le champignon et l'algue qui forment un lichen. Le lichen est le résultat d'une symbiose, il n'existerait pas sans elle. Mais pourquoi seulement deux organismes vivants ? Alors que chacun de nous héberge déjà cent mille milliards de microbes dans son intestin !

La plupart des êtres singuliers définis comme « individus » nous paraissent bénéficier d'une forme d'autonomie, pouvoir « vivre seuls », survivre par leurs propres moyens. L' « être ensemble » serait une option évolutive parmi d'autres. La vraie symbiose serait une exception ne concernant que des couples d'individus ou d'espèces. Notre perception séparatiste et très limitée du biomonde nous a fait inventer d'autres modalités relationnelles entre des êtres individualisés, telles que le mutualisme, le commensalisme, le parasitisme… selon que la relation est obligatoire ou non, bénéfique ou non, à l'un ou l'autre parti. Au-delà du biologique, nous avons perçu et décrit des liens sociaux, tant chez les arbres que chez les insectes et les vertébrés. Des êtres réunis en forêts, en meutes, en troupeaux, en tribus, qui pratiquent l'entraide, la coopération, toutes formes de convivialité. [3, 4, 7] Dans notre difficulté à percevoir l'ensemble de la trame, et notre obsession de la classification et de la description de formes singulières apparemment séparées et indépendantes, nous percevons donc le plus souvent la symbiose comme exceptionnelle, un lien obligé et indéfectible entre deux formes de vie parmi des milliards d'autres. C'est que nous confondons maturité et autonomie, maturité et indépendance, comme si l'équilibre et l'évolution de notre corps, de nos émotions, de notre conscience, étaient un beau jour indépendants de ce qui les entoure. Nos cultures occidentales ultralibérales exaltent cette indépendance, la quête de perfection, la compétition, la réussite individuelle, pour soi et aux dépens des autres. Si la maturité végétale ou animale est l'expression pleine d'un potentiel vital, cette expression ne peut ni advenir ni durer en-dehors de la relation, de la connexion à la multitude des autres vivants qui constituent la biosphère, la partie vivante, sensible et consciente de la Terre, et tout particulièrement de la connexion aux microbes.

En réalité, **toutes les formes de vie sans exception sont symbiotiques !**

Et chaque individu ou espèce est, de près ou de loin, symbiote avec tous les autres individus ou espèces qui constituent la biosphère. Nous ne sommes donc ni autonomes ni hétéronomes, ni dépendants ni indépendants, mais *interdépendants*. Et l'humain civilisé soi-disant dominant, individualiste et conquérant, n'a pu affirmer ce statut supérieur que par la violence des domestications, la pratique généralisée de l'esclavage, l'extermination de multiples formes de vie et de leurs biotopes. Évidemment il ne s'agit plus ici de symbiose ! Ce type de relations toxiques est en réalité une **dysbiose**, une prédation aveugle, un dysfonctionnement gravissime dans nos relations internes et externes aux autres vivants, qui engendrent des déséquilibres exponentiels aujourd'hui très perceptibles dans ce que nous nommons « environnement ». Et notre relation particulièrement conflictuelle au monde microbien (base fondamentale de tout le vivant) est cause et effet de cette dysbiose généralisée qui pervertit, asservit, anéantit toutes formes de vie en nous et autour de nous. **La maladie résulte de cette distance,**

de cette déconnexion du réseau symbiotique global. Plus la déconnexion s'intensifie, avec pour conséquence l'effondrement de la biodiversité, la destruction massive et systématique des symbiotes, plus la maladie devient profonde et irréversible, et la violence inévitable. À l'inverse, **la santé est la résultante d'une connexion forte au réseau symbiotique**, à la symbiodiversité.

Notre perception communément admise des relations de vivant à vivant est donc très limitée. Notre description de l'évolution du vivant par la seule compétition est erronée car incomplète, en relation avec une interprétation partielle et partiale des théories de Darwin, interprétation plébiscitée par tous les « dominants » et tyrans esclavagistes depuis la naissance des grandes civilisations jusqu'aux aberrations modernes de l'ultralibéralisme, de la mondialisation et du transhumanisme. J'ai exposé longuement les raisons possibles de cet « égarement » qui remonte au début du Néolithique il y a 12000 ans, à la sédentarisation, aux domestications humaines, animales et végétales, à la pratique généralisée de l'esclavage, comme moyens d'accumuler territoires, pouvoirs et richesses entre les mains de quelques-uns au détriment et au mépris du bien-être de tous, humains et non-humains. [2] L'interprétation des propos de Charles Darwin, comme l'adoption des théories erronées de Louis Pasteur, découlent de cette attitude dominatrice validée par tous les conquérants, qu'ils soient guerriers, missionnaires ou marchands. En réalité, s'il y a bien une « sélection naturelle », elle ne peut être conçue comme une lutte éternelle de chacun contre tous et de tous contre chacun, une sélection brutale qui favoriserait des « forts » et éliminerait des « faibles », et permettrait ainsi aux plus « aptes » de survivre, procréer, occuper l'espace, asservir les « inférieurs » humains et non humains, polluer et gaspiller les ressources communes. Certes des confrontations existent *à certains moments et dans certaines conditions*, comme lors de pénurie, du rut ou de la prédation, mais ces événements ponctuels ne constituent pas la trame fondamentale des relations, lesquelles sont plutôt paisibles chez toutes les espèces non humaines. Aucun être singulier, ni aucune espèce, fut-il ou fut-elle fort(e) et apte dans certains domaines, n'est destiné(e) à dominer et exterminer tou(te)s les autres, ou accéder à ce privilège de ne plus vieillir ni mourir. Seule l'espèce humaine vit dans cette illusion ! Laquelle aboutit inévitablement à toutes les illusions véhiculées par les religions, ou les délires technocratiques des transhumanistes.

La symbiose, « bruit de fond » de l'évolution

Depuis l'origine, ce qui permet la pérennité et l'évolution de la vie vers des formes de plus en plus élaborées, complexes, sensibles et conscientes d'exister, n'est pas la confrontation, la lutte de tous contre tous, mais la symbiose, c'est-à-dire l'interdépendance, la coopération et l'entraide. [3, 4, 7] Le vivant n'est pas une juxtaposition d'êtres séparés et autonomes en perpétuelle compétition pour un territoire, de la nourriture ou un partenaire sexuel. Le vivant est un flux continu au sein d'un réseau dans lequel chaque forme apparaît, se transforme, disparaît, selon des dynamiques complexes regroupées par Darwin sous les termes « sélection naturelle ». Toutes les formes de vie sont « aptes », pertinentes, pleines de sens et… éphémères ! Et dans cette trame fluide, vibrante, chatoyante, les virus jouent un rôle essentiel, celui du messager qui parcourt le réseau biotique, celui qui unit, relie, informe et transforme afin que « chaque un » s'ajuste aux métamorphoses évolutives du « tous ». Les virus sont ce qui dans le vivant génère les ajustements nécessaires à la pérennité de l'ensemble. Ce qui ne peut pas, ou ne veut pas, s'ajuster (trouver une posture juste) va se dévitaliser, « tomber malade », et si la maladie ne peut établir un nouvel équilibre, il ne restera qu'une seule option possible, disparaître. La vie microbienne existe depuis 3,5 milliards d'années. Bactéries, champignons, premières algues unicellulaires… ces êtres ignorés longtemps car invisibles sont l'origine et la base fondamentale de toute vie végétale et animale, qu'ils ont créée, accompagnée et soutenue en favorisant la diversification et la complexification jusqu'aux arbres et animaux les plus majestueux, jusqu'à l'émergence d'une conscience susceptible d'en saisir toute la beauté et de s'en émerveiller. Les microbes sont tout particulièrement impliqués dans le processus symbiotique qui a permis l'émergence des règnes végétal et animal. Ils sont le fluide vital qui relie toutes les formes de vie dans un seul réseau unifié nommé biosphère. Tout ceci est amplement explicité dans des ouvrages majeurs [2, 5, 6], et le propos n'est pas ici d'approfondir ce sujet. Dans le domaine des infiniment petits, les virus ont une place à part.

Notre relation particulièrement conflictuelle au monde microbien (base fondamentale de tout le vivant) est cause et effet d'une dysbiose généralisée qui pervertit, asservit, anéantit toutes formes de vie en nous et autour de nous.

Mon exposé concerne ici les virus émergés spontanément dans les processus symbiotiques qui animent la trame du vivant depuis 3,5 milliards d'années. Ceux qui permettent ajustements, adaptations et évolution, que nous nommerons virus *naturels* ou *symbiovirus*. Y aurait-il des virus artificiels ? Le Sars-Cov-2 est-il un virus naturel ? Peut-être, mais il est possible d'en douter. Si ce virus est culturel, cultivé en laboratoire et donc d'origine anthropique, son éthologie (comportement dans le réseau biotique) peut s'avérer très différente de celle d'un virus émergé des dynamiques régulatrices et évolutives du vivant. En effet, un virus naturel modifié (vaccins) et/ou créé dans un laboratoire, à partir d'acides nucléiques (ADN ou ARN) de synthèse, autrement dit un OGM, n'est en aucune façon susceptible de favoriser une évolution positive au sein de la biosphère. Ces artefacts sont involutifs, invalidants, et peuvent devenir des instruments de contrôle et d'asservissement aux mains de ceux qui les conçoivent et prétendent les imposer. Notre conscience ne peut ni éviter ni négliger une telle hypothèse, ce qui conduit à refuser par principe toute vaccination obligatoire.

Un virus naturel est messager et message, une information régulatrice écrite en langage génétique, et destinée à une ou plusieurs espèces. Le message est donc codé (code génétique), toujours sensé et cohérent, toujours opportun, toujours essentiel aux ajustements et métamorphoses évolutives du vivant. Son apparition, sa diffusion, ses effets, participent d'une intelligence écobiologique planétaire, un processus de

régulation d'une très grande complexité, dont les tenants et les aboutissants nous échappent complètement car nous sommes depuis longtemps et de plus en plus « hors sol », dénaturés, numérisés, séparés du vivant. Prisonniers de nos mythes hégémoniques, de notre prétention au savoir, nous ignorons l'essence même de notre être au monde.

Le virus serait donc *utile* ?

Ce n'est pas vraiment la version officielle ! Et il s'avère urgent de changer de version si nous entendons survivre à nos égarements et dissonances cognitives. Pour saisir et intégrer ce qu'est vraiment un virus, il faut en premier lieu « décoloniser nos imaginaires », dépolluer nos esprits des divagations pasteuriennes. [2, 5, 6] Un virus est *organique* mais il n'est pas *vivant* au sens classique, car dénué de métabolisme propre (pas de nutrition donc ni assimilations, ni synthèses, ni éliminations), dénué de respiration (mitochondriale, production d'énergie à l'intérieur de la cellule), et incapable de se dupliquer (se reproduire) sans utiliser l'ingénierie complète d'une cellule vivante animale ou végétale. Un virus n'est donc pas un *être* vivant, mais il est indispensable au maintien des relations symbiogénétiques dans le réseau hypercomplexe de tous les êtres différenciés, animaux et végétaux, qui coexistent et coopèrent afin de pérenniser la Vie en perpétuelle autocréation (autopoiëse). Le virus est constitué de molécules organiques, un acide nucléique, ADN ou ARN, et une enveloppe protéique complexe, à la fois protectrice comme l'enveloppe du grain, et réceptrice, en capacité d'entrer en contact avec d'autres molécules ou informations vibratoires, dans le but notamment d'atteindre une cellule cible par guidage électromagnétique (un GPS biologique), de s'y amarrer et d'y introduire son acide nucléique.

Un virus naturel modifié (vaccins) et/ou créé dans un laboratoire n'est en aucune façon susceptible de favoriser une évolution positive au sein de la biosphère.

Les cellules *accueillent-elles* les virus ?

Des récepteurs protéiques sont émis à la surface des membranes de certaines cellules, qui permettent au virus de s'orienter, de s'amarrer solidement puis d'*injecter* son acide nucléique dans le cytoplasme. Ainsi, les cellules *facilitent* l'intégration microbienne, notamment virale. Dans quel but ? En effet, pourquoi *accueillir* des microbes, des virus, et les véhiculer vers des sites précis, ce que l'on nomme des « cellules cibles » , si cela nous rend « malades » et peut même nous anéantir en tant qu'êtres individués ? Cela n'a évidemment aucun sens si l'on considère que le microbe est le « mal », essentiellement et obligatoirement néfaste, « pathogène », et que le système immunitaire est un système de *défense*.
Cela n'a aucun sens si la maladie elle-même est dénuée de sens, et si le fait de disparaître (changer de forme) n'est pas perçu et intégré comme une étape essentielle de la vie. Par contre, si le microbe est une information utile, si la maladie a du sens, et si l'immunité est un système très élaboré de *communication* avec le réseau microbiosphérique, nous voyons apparaître la possibilité d'évoquer la symbiose là où nous ne percevions qu'antagonisme et perpétuel combat. Et nous pouvons commencer à envisager nos responsabilités dans l'émergence de ces ajustements symbiologiques nommés « maladies ».

Être, c'est être *en relation*

Le virus , comme tous les microbes, et comme tout ce qui vit sur Terre, est un *être de relation*. Au niveau cellulaire, *ils sont la relation*, les acteurs essentiels de toute la dynamique du réseau vivant interconnecté et interdépendant. Les acides nucléiques des microbes et des virus circulent dans les réseaux symbiotiques, de cellule à cellule, de tissu à organe, d'individu à individu, d'espèce à espèce, d'un bout à l'autre de la planète, des abysses sous-marins aux couches les plus élevées de l'atmosphère. Pour saisir la nature et les fonctions de ces réseaux, et leur complexité, il est bien sûr possible de les comparer à nos réseaux sociaux ou à Internet qui n'en sont qu'une version technologique émergée des réseaux neuronaux d'Homo sapiens, une forme élaborée de *biomimétisme*. Ne dit-on pas d'une information largement diffusée qu'elle est « virale » ? Les microbes sont le lien organique et convivial entre tous les vivants impliqués dans des relations d'interdépendance symbiotique. Comme tous les microbes, ils sont les garants de l'homéostasie planétaire, et de l'évolution spontanée vers plus de complexité et plus de conscience. Il s'agit ici d'un langage *biorganique*, le murmure primal et fondateur du vivant.
Et le système immunitaire est chargé de les accueillir, de les décoder (interpréter le message), de les orienter (vers certaines cellules), de superviser leurs actions régulatrices, immédiates ou différées selon la nature, l'intensité et la durée des dissonances et *conflits* qui les ont activés. L'information virale est toujours intégrée aux structures mémorielles de l'organisme récepteur (conservation des informations), notamment dans le génome (l'ensemble des chromosomes). L'intégration d'un virus par une cellule est donc un processus naturel *positif*, une forme de fécondation (transmission d'un acide nucléique), ou de thérapie génique spontanée dans le réseau symbiotique. Lors de la fécondation première, de l'ADN issu d'un mâle est injecté dans une cellule femelle riche de mémoires ataviques, afin de créer un être nouveau mais connecté à sa lignée. La circulation virale est une fécondation « en flux tendu », qui permet aux êtres simples (procaryotes, unicellulaires) ou plus complexes (pluricellulaires) d'exister et coexister dans un environnement par nature fluctuant et soumis à l'entropie (et malheureusement aussi à l'anthropie). Les virus sont la clé, ou l'une des clés biologiques de la néguentropie, donc de la pérennité de structures biologiques hypercomplexes (vulnérables) pendant un laps de temps donné (entre la naissance de l'être différencié, ou d'une espèce, jusqu'à sa mort/disparition). Ce sont des informations précises et précieuses destinées à des régulations très fines, des outils de transformation et d'évolution. Grâce aux virus, nous pouvons nous relier, nous informer, nous dépolluer, nous adapter, dépasser nos conflits psychobiologiques, apprendre à devenir un « être nouveau » à chaque instant de nos vies. Ce processus est la base même de la vie ! Des milliards d'organismes constitués de milliards de cellules produisent des milliards de virus afin de pérenniser cet incroyable foisonnement qui anime notre planète depuis des milliards d'années. Les virus naturels ne sont donc pas des « parasites », et ils ne sont pas « pathogènes » ! Par contre, les virus vaccinaux, les virus de synthèse issus des bio et nanotechnologies, sont des intrus, de vrais parasites et de vrais pathogènes, destinés à perturber l'expression et l'expansion de notre conscience individuelle et collective, de notre empathie, de toutes nos émotions. Ces virus, comme les puces RFID de même taille (nanotechnologies), sont des armes incapacitantes, invalidantes. Au bénéfice de ceux qui les conçoivent et les imposent.

Quel est le sens de la *contagion* naturelle ?

Toutes les étapes évolutives majeures du genre Homo ont été marquées par des épisodes d'activation microbienne, ce que nous nommons « épidémies ». Ce fut le cas lors des phases de sédentarisation avec entassement et promiscuité (confinement), des domestications successives, puis au cours des conquêtes territoriales et des grands échanges culturels et commerciaux qui les ont accompagnées ou suivies. Étymologiquement, le terme *épidémie* désigne « quelque chose qui circule ». Si plusieurs personnes, voire des populations entières, reçoivent la même information au même moment, on parlera alors de *contagion*. Si de très nombreuses personnes sont atteintes dans de très nombreux pays, on parlera de *pandémie*. La circulation biosphérique

d'information microbienne est un phénomène naturel, continu et discret, qui ne génère aucun trouble visible en l'absence de conflit. Nous échangeons des milliards de microbes à chaque seconde. « Aller à la selle », c'est diffuser alentour des informations très intimes sur notre humeur du moment, nos émotions, notre état physiologique. Ce phénomène de diffusion/dispersion n'est pas perçu dès lors qu'il n'y a pas de symptômes. Il ne sera nommé *contagion* que lorsque des signes visibles, des symptômes pénibles apparaissent, regroupés sous le terme « maladie ». Passage d'une information de l'un à l'autre, la contagion nécessite une promiscuité physique, mais aussi *psychique* (rumeurs, récits culturels, croyances) et *émotionnelle* (peurs). Le terme épidémie implique l'apparition des mêmes symptômes chez plusieurs personnes qui partagent la même physiologie (immunodépression, obésité, diabète, etc.), les mêmes croyances et donc les mêmes conflits. Si les informations transmises par contagion impliquent un micro-organisme décelable, celui-ci sera en général considéré comme la cause unique de la « maladie », et non le conflit lui-même. L'incidence de ce qui préexiste à la maladie, stress, conflits, pathologies chroniques, immunodépression, croyances, émotions, sera déniée, ou purement et simplement ignorée.

Nous sommes seuls responsables de notre santé

L'épidémie ou la *pandémie* tel que nous entendons ces mots (maux), la *maladie* avec une forte expression de symptômes pénibles, tout cela traduit toujours un *conflit,* c'est-à-dire une rupture d'équilibre et un dysfonctionnement dans les relations aux autres vivants humains et non humains. Aujourd'hui ces mots *épidémie* et *pandémie*, tout comme *microbe, virus, contagion et maladie*, sont devenus péjoratifs et très anxiogènes, car indissolublement liés dans la conscience collective à la souffrance et à la mort, sans que nous percevions notre implication, notre responsabilité dans l'apparition des pathologies qui nous affligent. Le conflit sous-jacent à toute maladie n'est jamais perçu comme une cause *première*. L'individualisme propre aux sociétés occidentales modernes, avec culte de l'ego et forte agressivité compétitive, est à l'origine de l'apparition et de l'extension de nouveaux types de conflits dont les expressions pathologiques ne sont plus microbiennes, mais dégénératives (« déconnectives »), tels que dépression, cancers, diabète ou maladies cardiovasculaires. Peut-on parler ici de contagion ? Peut-être, mais elle est strictement culturelle, anthropique. Ces confusions génèrent de graves erreurs et dérives existentielles (ignorance de l'origine conflictuelle des maladies, interprétations erronées de l'écologie microbienne, manipulations et mensonges amplifiés par les médias, utilisation à des fins de contrôle...) qui peuvent avoir des conséquences désastreuses pour l'évolution des consciences, l'immunité et toutes les fonctions de régulation du réseau symbiotique biosphérique. Nous humains, voudrions ne plus être malades (voire ne plus vieillir ni mourir !) sans conscientiser ni solutionner nos conflits individuels et collectifs. C'est absolument *impossible* !

L'épidémie est-elle un phénomène anthropique ?

Question délicate ! **Non**, si nous percevons la circulation microbienne comme un processus naturel, continu, silencieux et bénéfique. Mais le terme épidémie n'est pas approprié ici. **Oui**, si nous évoquons la succession des maladies microbiennes mortelles qui ont été omniprésentes durant toute l'évolution de l'humanité, essentiellement depuis le Néolithique. Le stress d'origine, non anthropique, donc « naturel », a trois causes principales : la prédation (la consommation de vivants par d'autres vivants), les extrêmes climatiques (les glaciations, le réchauffement anthropique) et la compétition pour les ressources nutritives (en cas de forte démographie et/ou de températures extrêmes). Les deux dernières causes de stress ont pu causer en effet de très fortes mortalités et des extinctions massives à différentes époques géologiques, mais les microbes ne sont pas directement impliqués. À mon sens, il n'y eut *jamais* de fortes morbidité et mortalité dues à l'action microbienne avant les sédentarisations/domestications, puis l'expansion géographique et démographique d'Homo sapiens à partir de ces foyers de sédentarisation. L'épidémie, et a fortiori la pandémie d'origine microbienne, accompagnées d'une forte expression symptomatique (morbidité) et d'une forte mortalité, sont des phénomènes très récents dans l'évolution, d'origine anthropique/entropique, générés par des situations conflictuelles propres aux comportements humains. Nous sommes, en tant qu'espèce, de très loin les plus grands prédateurs de l'histoire de la vie ! Nous sommes toujours en conflit, impossibles à rassasier, volontiers esclavagistes et conquérants, en capacité de modifier très rapidement et irréversiblement les paysages et le climat, ainsi que d'épuiser tout aussi rapidement toutes les ressources nécessaires à la pérennité d'une biodiversité en symbiose.

Pour saisir et intégrer ce qu'est vraiment un virus, il faut en premier lieu « décoloniser nos imaginaires », dépolluer nos esprits des divagations pasteuriennes.

Le succès fulgurant de ce « nous » est une catastrophe pour la biosphère, du fait d'extinctions très rapides et d'une rupture dramatique des régulations symbiotiques. Et les microbes, grands créateurs et régulateurs des formes vivantes, tentent de rétablir l'équilibre biosphérique depuis douze mille ans ! Avec un certain succès, il faut le reconnaître, jusqu'à l'avènement des antibiotiques et des vaccins ! L'épidémie mortelle n'existe donc pas dans un environnement non anthropisé, c'est-à-dire non bétonné, non pollué, non conflictuel, évoluant selon les dynamiques propres à la symbiose, un milieu ouvert riche en biodiversité mais sans prédominance d'une espèce invasive et prédatrice sur toutes les autres, sans confinement et sans asservissement de tous par quelques-uns. En ce sens l'épidémie n'est pas une fatalité biologique à combattre grâce au « progrès » scientifique et technique, mais un mécanisme de régulation pourvu d'un sens (signification et direction), qu'il nous est demandé d'appréhender afin de prévenir ou accompagner *sans vaccinations ni médicaments toxiques* ces épisodes existentiels éprouvants que l'on nomme « maladies ». Tout comme l'épidémie, la maladie n'apparaît que si le réseau symbiotique subit de très fortes agressions et distorsions (guerres, changement climatique, disparitions de peuples et d'espèces, pollutions, inégalités, pillage des ressources…), des conflits dont la nature et l'ampleur outrepassent très largement les capacités régulatrices du vivant.

Dès lors, la maladie omniprésente et polymorphe depuis le Néolithique, essentiellement chez l'humain et ses domestiques, apparaît comme un processus qui tend au retour à l'équilibre symbiosphérique, un processus néguentropique essentiel à la pérennité du vivant. Chez l'humain moderne « hors sol », dénaturé et *excessivement* pollué (bruit, lumière,

écrans, plastique, gaz d'échappement, métaux lourds, glyphosate …), les conflits, croyances et émotions collectifs vont effondrer très vite et très gravement l'immunité, ce qui peut en effet générer des contagions fulgurantes, mais aussi des maladies beaucoup plus graves, d'autant que les réseaux dits « sociaux » génèrent, véhiculent et amplifient des émotions négatives et une masse considérable d'informations anxiogènes dont beaucoup sont falsifiées, erronées et involutives. Confrontés aujourd'hui à des menaces d'effondrement systémique imminent, c'est à nous tous humains de saisir le sens de ces bouleversements biologiques que nous regroupons sous l'expression « être malade », et dont nous attribuons toute la responsabilité aux microbes et virus. Il nous faut saisir le véritable sens de nos maladies, et changer au plus vite de cap pour le bien de tous. **Alors ? Le Covid-19 est-il une épidémie virale ou une épidémie de *peur* ?**

L'intégration d'un virus par une cellule est un processus naturel positif, une forme de fécondation (transmission d'un acide nucléique), ou de thérapie génique spontanée dans le réseau symbiotique.

L'immunité, un *hymne à l'unité*

Confronté aux flux microbiens, le système immunitaire des êtres complexes est chargé d'interpréter leurs messages et de superviser leurs actions, immédiates ou différées selon la nature, l'intensité et la durée des dissonances et conflits qui les ont activés. Le système immunitaire n'est pas un système de défense, mais un système de communication et de régulation dans le réseau symbiotique global qui relie tous les êtres différenciés constitutifs de la biosphère. [2, 5, 6] Le système immunitaire n'a pas pour fonction de nous maintenir vivants quels que soient nos agissements ! Il ne peut nous protéger de nous-mêmes, des conséquences de nos excès et de nos exactions. Ce système est aujourd'hui dysfonctionnel chez l'immense majorité des « civilisés » sédentarisés, humains et animaux domestiques. La pollution de tous les espaces vitaux, intérieurs comme extérieurs (augmentée aujourd'hui du syndrome du con(combre) masqué, l'intoxication individuelle au CO_2), les vaccins, le stress omniprésent, la peur et l'anxiété générées par la soumission, tout cela provoque une immunodépression de plus en plus profonde, c'est-à-dire une incapacité du système à gérer l'information circulante, qu'elle soit organique, émotionnelle ou psychique. Des conflits et des peurs nombreux, intenses, durables, et des organismes épuisés de stress et de pollution, c'est la porte grande ouverte à la maladie pour tous, et les virus n'ont que peu à voir là-dedans, sinon vers la fin, pour porter le coup de grâce aux plus atteints.

Que signifie « être malade » ?

Depuis toujours, deux visions, ou plutôt deux interprétations du phénomène « maladie », s'affrontent radicalement. L'une fait de la maladie une situation dénuée de sens (signification et direction), et du corps un bastion conçu pour se défendre contre toute invasion microbienne à l'extérieur, et toute prolifération cellulaire « anarchique » à l'intérieur, aidé en cela par les antibiotiques et les vaccins, toute la gamme des « anti » dont le dénominateur commun est une grande toxicité et une efficacité médiocre. C'est le monde selon Pasteur. La seconde interprétation fait de la maladie la résultante d'un conflit, ou d'une multitude de conflits, individuels et collectifs, et de ce fait une occasion de prendre conscience de ces conflits, de se mettre en quête de solutions existentielles afin d'atteindre un nouvel équilibre et revenir à l'homéostasie. Être malade signifie ici (tenter de) « guérir », ne plus involuer dans la violence de la dissociation, reprendre une juste place dans la coévolution des espèces, car « être » et « devenir » n'est *jamais* un destin individuel, *toujours* un chemin parcouru en cohérence avec l'ensemble du vivant. C'est le monde selon Hippocrate, et bien d'autres après lui, notamment Antoine Béchamp. La maladie nous invite à recréer du lien dans un contexte plus équitable, moins inégalitaire, où chaque individu de chaque espèce visible ou invisible a une valeur identique et un rôle essentiel à tenir.

Être *malade*, c'est ne plus être en lien

Le mal est toujours un manque de quelque chose de positif (Spinoza). Et ce « quelque chose » est tout simplement le lien, la reliance, la convivialité.

Ce manque va générer tous les désordres, et notamment la violence. Le conflit de séparation, origine de tous les conflits, produit un ralentissement, voire une stagnation en nous de ce flux vital qui parcourt la biosphère dans toutes ses dimensions. Nous cessons d'évoluer. Être en conflit, c'est aller contre ce flux (attitude *antibiotique*, contre la vie), ou s'en éloigner (échouer, s'échouer), ou encore l'ignorer ; c'est renoncer à nos besoins fondamentaux et accepter l'inacceptable destruction d'autres vivants qui sont tous sans exception une part de notre identité biologique ; c'est tolérer l'intolérable d'une vie à contre-sens, hors champ et hors sol, subir sans résistance l'asservissement, renoncer à l'expression pleine de notre souveraineté. C'est prendre le risque d'être bientôt hors-jeu. Le mal-être résulte donc toujours d'une aliénation, d'un confinement consenti ou imposé hors du réseau symbiotique nourricier, hors de la sensibilité et de la fluidité des corps, privé du toucher, des odeurs, des saveurs du vivant alentour. C'est la grande dissociation entre Nature et Culture décrite par les anthropologues, les sociologues, certains philosophes et biologistes, dont le propos plus ou moins conscient est de tenter de réduire la distance entre ces deux concepts qui, isolés, ne sont que des abstractions, la description d'une illusion. Ainsi l'absence de joie, la tristesse et la dépression découlent-elles de cet exil hors de Soi, de cet échouage loin des flux qui sillonnent la trame biotique. Être séparé engendre toujours un effondrement, le conflit et la maladie.

Être séparé c'est être en déshérence, privé de racines et d'ascendance, privé aussi de descendance et d'avenir.

D'urgence, recréer le lien nourricier

La maladie peut être perçue comme un apprentissage, une initiation, une invitation à « être avec ». Le jeune vient au monde l'intestin vierge de tout microbe. Le contact précoce avec des individus matures bien adaptés, l'allaitement chez les mammifères, vont permettre d'établir progressivement les premières symbioses. L'immunité impliquée durant ces premiers dialogues est celle de la mère, et au-delà celle de tous les membres du groupe co-errant. En effet l'immunité du jeune est immature (de ce fait incapable de supporter la violente agression des vac-

cins). En confrontant *au bon moment* le jeune individu aux principaux microsymbiotes alentour, les « maladies » infantiles favorisent la croissance psychophysiologique, l'accès à l'autonomie symbiotique, par maturation et ajustement (réglage) des grands systèmes d'adaptation au monde.
Toutes les maladies sont infantiles, en ce sens qu'elles indiquent un manque de maturité. Entre enfants séniles et adultes infantiles, en quoi consiste la maturité ?
Elle découle d'une juste posture entre la dépendance fusionnelle de la période infantile, et l'illusion d'autonomie qui est cause et effet de la rupture des liens symbiotiques nourriciers. Cette fausse maturité est le drame premier de beaucoup d'humains « civilisés », victimes de dépression et de nombreuses pathologies dégénératives.

La maladie est une réponse pertinente aux conflits

La maladie découle de cet égarement de part et d'autre de la trajectoire existentielle, et elle permet de retrouver la juste posture au sein du vivant. Tous les conflits découlent bel et bien d'un conflit de séparation, qu'il s'agisse d'être trop séparé ou de ne l'être pas assez. L'intensité et la durée du ou des conflit(s) vont définir exactement l'intensité du mal-être (signal d'alarme), puis des dysfonctionnements organiques, donc la gravité de la maladie qui obère jusqu'à la ruine notre espérance vitale. Nous épuisons nos ressources, dévorons notre capital, et empruntons sans cesse pour nourrir sans fin ni faim une fausse réalité constituée de faux désirs. Nous vivons à crédit, toujours à découvert de vitalité.
Ainsi être malade, affaibli, ralenti, ressentir un mal-*être*, *avoir*-mal, sont des situations existentielles qui traduisent une inadéquation, un désaccord (ne plus être accordé), un dilemme, un contre-sens. Et c'est une opportunité de conscientiser l'égarement et de modifier la trajectoire.

La symbiose est une symphonie du vivant où chacun joue sa propre partition en accord avec tous les autres, jamais seul ou en opposition. Chacun en son centre est également comparable au soliste soutenu par l'ensemble de cet orchestre qui compte des milliards de milliards d'instrumentistes ! L'activité microbienne est continue, mais l'activation intense et rapide d'un micro-organisme particulier, comme le Sars-Cov-2, est le témoin d'un désaccord et une tentative de ré-accorder l'instrument dissonant. La maladie ne découle absolument *jamais* de l'activation première et aléatoire d'un microbe quelconque, si celui-ci n'a rien à réguler chez un être relié, en adéquation avec son *milieu* (son centre, son espace vital) et avec l'ensemble de tout ce qui tourne et gravite et s'exprime autour de ce centre (ce qui constitue l' « environnement »). À l'inverse, l'activation d'un microbe en résonance avec le conflit, sa diffusion lors d'une épidémie, indiquent clairement qu'il y a dissonances individuelles au sein d'un collectif inadéquat, et tentative de résolution par ré-intégration dans la trame symbiologique (ensemble de tout ce qui est vivant). La contagion, l'épidémie, voire la pandémie, indiquent que plusieurs personnes ont le même conflit (de séparation, de territoire, de peur de la mort...), ou simplement la même *peur* d' « attraper un microbe » et de « tomber malade ». Nos multiples façons d'être malade traduisent donc tout à la fois la diversité, l'ancienneté et l'intensité de nos conflits, mais aussi nos tentatives réitérées de les résoudre.

PERSONNE ne meurt d'une maladie virale !

Nous mourrons de l'intensité et de la multiplicité de nos conflits individuels et collectifs, et de la destruction très rapide de notre planète. La maladie témoigne de cela, et ses multiples manifestations surviennent tant durant la phase de « conflit actif », que durant la phase de « réparation », si nous parvenons à dépasser et solutionner le conflit. Guérir, revenir à l'équilibre, ré-intégrer la trame symbiotique, peut être très éprouvant si nous n'avons plus la capacité psychophysiologique de parcourir ce chemin de résilience. Or cette capacité à résoudre nos conflits s'effondre très vite, du fait du « déficit de nature » (*nature deficit disorder*), de la malnutrition *(junk food*), des multiples pollutions chimiques (dont les médicaments et les vaccins), électromagnétiques (5G...), émotionnelles et numériques (écrans, médias). Tout cela induit une dévitalisation et un vieillissement prématuré avec de sévères déficiences neuro-endocrino-immunitaires. Le véritable problème de nos cultures dominantes hors sol, c'est la disparition de l'empathie, avec cette compulsion à piller et détruire notre lieu de vie et ses cohabitants, associée à un déni culturel de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Nous tolérons la disparition de centaines d'espèces par jour, nous tolérons la pauvreté et la réduction en esclavage de milliards de nos semblables qui s'épuisent à générer notre confort technophile et techno-dépendant, mais nous ne supportons pas même l'idée de la mort d'un proche ! Si l'on considère l'activation récente du Sars-Cov-2, et s'il s'agit d'un virus naturel et non culturel, force nous est de constater que sa diffusion est liée à la mondialisation économique et médiatique, et que les personnes décédées sont en grande majorité *âgées*, déjà très *malades,* et dès lors forcément très *médicalisées*, en quelque sorte fortement *prédisposées* à… disparaître. Le virus circulant est pour peu dans cette maladie et ces décès, seulement le mot de la fin et la fin des maux, la goutte d'eau qui vient faire déborder un vase déjà bien rempli.

Grâce aux virus, nous pouvons nous relier, nous informer, nous dépolluer, nous adapter, dépasser nos conflits psychobiologiques, apprendre à devenir un « être nouveau » à chaque instant de nos vies.

Guérir ? Retour à la symbiose et à l'immunité

Que se passe-t-il au moment où un virus interagit activement avec un être plus complexe, un vertébré, un mammifère, un humain ? Accueilli au niveau des muqueuses, le virus va être guidé vers une cellule cible, qui l'accueillera à son tour (récepteurs membranaires). Là il va se fixer, et injecter son acide nucléique dans la cellule (fécondation). Une fois injecté dans la cellule, l'acide nucléique viral peut être immédiatement dupliqué (« photocopié ») dans le cytoplasme, à des millions d'exemplaires, puis être remis en circulation après reconstitution de son « scaphandre » protéique. Certains virus plus « frileux » vont se couvrir mieux pour sortir, revêtir au moment de leur émission par la cellule un morceau de membrane cellulaire, une signature qui authentifie leur origine, un *pass* qui facilite leur circulation à l'intérieur de l'organisme hôte. Le virus peut être « à usage interne », c'est-à-dire circuler et transmettre l'information de cellule à cellule dans le même organisme. Ou « à usage externe », être émis à l'extérieur de cet organisme par la voie muqueuse, et transféré à d'autres organismes qui à leur tour vont pouvoir bénéficier de l'information, la stocker, l'utiliser, la dupliquer, la transmettre. C'est cela que l'on nomme « contagion », en fait une forme de fécondation comme évoqué ci-dessus, ou encore une *pollinisation* favorisée par les contacts et échanges intimes propres au monde vivant dans son ensemble (socialité, convivialité, nutrition, soins, affectivité, sexualité…).
Ces échanges continus entre nous, ou entre nous et nos animaux accompagnants, ou encore avec tous les végétaux et animaux restés libres et sauvages, génèrent du bien-être et du plaisir par le biais des endorphines. Être en contact nous détend, nous rend joyeux, stimule et renforce notre immunité et notre motivation à vivre. Le baiser, avec ses multiples variantes selon les espèces ! est une extraordinaire invention de la vie, au service des interdépendances, de la libre circulation des informations régulatrices et évolutives ! Dès lors, l'espace de l'intimité est aussi l'espace du partage, de la « contagion ». Générer la suspicion et la peur de l'autre pour nous confiner, nous tenir à distance, empêcher le

contact, c'est créer une confusion entre le plaisir de vivre et la crainte de la mort, c'est nous condamner tous au conflit insoluble, à la stagnation, à l'involution, à la dépression et aux multiples pathologies mentales et somatisations induites. C'est aussi pérenniser la soumission et l'asservissement aux oligarchies qui se prétendent seigneurs et maîtres de tous les vivants de ce monde.

Le pollen viral, semence du futur

Une fois injecté dans la cellule, l'acide nucléique peut donc être dupliqué et remis en circulation (contagion), mais aussi être intégré au génome (chromosomes) de l'hôte, devenir ainsi un nouveau gène, c'est-à-dire un nouveau « possible » en termes de synthèse protéique, d'ajustement et d'adaptation dans la trame du vivant. Les acides nucléiques viraux constituent ainsi une mise à jour à télécharger, une « mémoire du futur », afin que nous puissions entrer en résonance avec le foisonnement des possibles. Un ARN viral doit devenir ADN avant d'intégrer les chromosomes. C'est la transcription inverse, et les virus concernés sont dits « rétrovirus ». L'intégration d'un virus dans le génome fut longtemps considérée comme exceptionnelle, on parlait de « cycle lysogénique ». Or il semble bien que cette modalité soit la règle. Des virus intègrent ou quittent constamment les noyaux de nos dix mille milliards de cellules. Virus et gène sont bien une seule et même entité. [2] Les segments fonctionnels des chromosomes végétaux et animaux, nommés gènes, sont de fait du matériel génétique microbien intégré à des formes de vie plus complexes, une forme de l'*endosymbiose* à l'œuvre depuis les tout débuts de la vie sur Terre.

La circulation biosphérique d'information microbienne est un phénomène naturel, continu et discret, qui ne génère aucun trouble visible en l'absence de conflit.

Intégré dans le génome, l'acide nucléique microbien peut rester en « dormance », comme une graine dans le sol qui attend son moment pour germer et produire une nouvelle plante, un nouvel arbre. À l'occasion d'un événement générant un conflit, un stress adaptatif, un virus/gène dormant va « s'éveiller », s'activer, quitter son chromosome, se dupliquer, diffuser comme un pollen pour parcourir le monde. L'ajustement adaptatif est donc largement partagé au cours de cette contagion qui est en fait une fécondation impliquant non pas deux, mais des centaines, des milliers, voire des millions d'individus !

Peur du virus, virus de la peur

Intégrer un virus émergent sans être malade est le cas le plus courant. Nous intégrons en permanence des acides nucléiques microbiens. Ceux qui manifestent des symptômes et « tombent malades » sont ceux dont les conflits nécessitent des réajustements existentiels, et surtout ceux qui vivent dans la peur. **La peur entrave ce processus par ses puissants effets immunodépresseurs**. Le virus en lui-même ne génère pas la peur ! La peur du virus (et de tout microbe), la peur de la maladie (et de tout changement existentiel), sont des phénomènes culturels nés d'interprétations partielles (Darwin) ou erronées (Pasteur), et amplifiées par les médias jusqu'à la démesure du confinement dévitalisant. Beaucoup des décès imputés au coronavirus sont en fait des morts dues à la *peur* du coronavirus chez des personnes déjà très affaiblies et soumises à un environnement très anxiogène (personnes décrétées « à risque », ambiance de panique, isolement affectif...).

Conclusion ? Vers un nouveau paradigme

Il n'y a pas de conclusion ! Ce qu'il reste à faire n'est pas conclure mais inclure, accueillir, diffuser, essaimer (et s'aimer !). Renforcer nos fonctions régulatrices telles que l'immunité, pour ré-apprendre à communiquer avec tous les visibles et invisibles qui nous entourent, nous traversent et nous constituent. Et pour cela retrouver notre souveraineté.

Bas les masques !

Cessez d'absorber des poisons.
Cessez d'accepter de respirer votre CO_2.
Cessez d'avoir peur et de combattre.
Refusez tout confinement et tout conditionnement aliénant.
Refusez d'être séparé, exilé du vivant.
Renoncez au « confort » des GAFAs (Google, Amazon, Facebook, Apple and Co) qui sont la base de notre aliénation.
Refusez d'être tracé, testé, vacciné, numérisé.
Souriez, aimez, touchez … et lisez !

Je propose ci-dessous quelques bouquins pour la route. Chacun de ces livres est une piste qui ouvre de nouveaux chemins, et ces chemins recréent notre connexion au réseau symbiotique. Il existe une énorme littérature décrivant une interprétation non pasteurienne du monde microbien, ou évoquant le sens profond de la maladie, l'universalité de la symbiose et ce, depuis Pasteur, et même bien avant lui ! Les quelques ouvrages et auteurs cités ici n'en sont qu'un échantillon goûteux, une porte entrouverte sur le nouveau paradigme en cours d'émergence. Bonne route à toutes et à tous. ■

Bibliographie

1 - **Glenn Albrecht** – « *Les émotions de la Terre* » - Éditions Les Liens qui Libèrent 2020, où il est question d'une ère nouvelle, le Symbiocène.
2 - **Éric Ancelet** - « *Pour en finir avec Pasteur* » (1998), et son complément « Pour en finir avec nos peurs » (2020), aux Éditions Marco Pietteur, où il est question d'un autre regard sur l'histoire
3 - **Ivan Illich** - « *La convivialité* » - Seuil, où il est question de vivre ensemble
4 - **Pierre Kropotkine** - « *L'entraide* – Un facteur de l'évolution » - Éditions Ecosociété (Québec), où il est question d'éthique libertaire.
5 - **Lynn Margulis et Dorion Sagan** - « *L'univers bactériel* » - Albin Michel (existe aussi en Poche), où il est question de cette relation essentielle avec nos microsymbiotes.
6 - **Marc-André Selosse** - « *Jamais seul – Ces microbes qui construisent les plantes, les animaux et les civilisations* » - Éditions Actes Sud, où il est question d'insister, en décrivant dans le détail l'importance de nos relations symbiotiques aux microbes.
7 - **Pablo Servigne/Gauthier Chapelle** - « *L'entraide, l'autre loi de la jungle* » - Éditions Les Liens qui Libèrent, où il est question d'arrêter le combat de tous contre tous et de découvrir un autre regard sur l'œuvre de Darwin

Docteur vétérinaire, **Éric Ancelet** a exercé ce métier de nombreuses années, notamment la médecine équine. Actuellement, il exerce en tant que psychothérapeute avec, parmi ses outils, le décodage biologique et la psychogénéalogie. Il anime également des séminaires de formation sur la santé primale de Michel Odent, la thérapie séquentielle de Jean Elmiger, le transgénérationnel et le symbolisme. Il est par ailleurs professeur de Biodanza. Il est l'auteur du livre « *Pour en finir avec Pasteur : un siècle de mystification scientifique* » (Éditions Resurgence) et de l'e-book « *Pour en finir avec nos peurs* » (Éditions Médicatrix) dont ce dossier est partiellement inspiré.
Info : ohmbio@wanadoo.fr